

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 40

Artikel: L'ouvrier peintre et la vieille rentière
Autor: J.T.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221311>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Salut Josué, nous n'attendions plus que toi; à propos, quel joli chien ! est-il de la race des Morier ?

Des rires soulignèrent la provocation.

— Il est bien de la race des Morier, mais sa mère avait pris d'un Ramel ! répondit instantanément le bossu de sa voix grêle et criarde, déchainant l'hilarité générale. *A. Mex.*

La Patrie Suisse. — C'est par un portrait de M. Georges Bovet, le nouveau vice-chancelier de la Confédération, que s'ouvre le No 905 (14 septembre) de la **Patrie Suisse**. Il nous apporte encore la sympathique figure de Maurice Bedot. — La VIII^e assemblée de la Société des Nations, la Fête des costumes suisses à Berne, l'inauguration de la cabane Ed. Dufour, les dernières manifestations sportives y font la part de l'actualité. De belles vues alpêtres, les Plans sur Bex, la Dent du Midi et de l'église de Chalières évoquent le visage aimé de la patrie, la Sortie de la Messe à Evolène, de Bieler, y font la part de l'art. Un très joli numéro, abondamment illustré. R. N.

LA PÂTE ET LE LEVAIN

Pour Irène.

E'ST étonnant, comme nous nous trompons, en jugeant notre prochain. Nous admirons en lui des vertus qui ne sont que des vices bien présentés; ses vices ne sont souvent que des vertus qui nous gênent. Et nous nous plaignons à le plaindre, alors que nous aurions sujet de le féliciter.

On vint à parler, dans une compagnie, d'un homme qu'on y apprécie beaucoup, mais dont on s'acharne à déplorer le mariage.

— C'est tout de même bizarre, disait quelqu'un, qu'un homme aussi distingué ait pu épouser une femme aussi ordinaire !

Et chacun de renchérir :

— Un être aussi intelligent, se marier avec une personne aussi bornée !

— Un homme aussi cultivé, aller choisir une personne aussi ignorante !

— Lui, si fin, comme il doit souffrir du manque de tact de sa femme !

— Il est aussi bon qu'elle est méchante !

— Aussi modeste qu'elle est vaniteuse !

— Beau garçon, tandis qu'elle est franchement laide !

— Ce n'est pas un fil à la patte, c'est une chaîne !

— Est-ce que ça ne l'empêchera pas de faire son chemin ?

— Oh, il ne manque pas d'énergie, bien que si bonne pâte...

— En effet, fis-je à mon tour, et permettez-moi de vous en expliquer la raison. Tout ce qu'il est, il le doit à... sa femme ! Parfaitement ! Ne levez pas les bras au ciel. C'est une bonne pâte d'homme, je vous l'accorde. Accordez-moi, vous, que c'est avec la bonne pâte qu'on fait le bon pain. Seulement, on ne fait pas lever une bonne pâte en y conjuguant une autre bonne pâte. Non, on y ajoute un petit morceau de pâte aigrie qui fait fermenter la bonne et la soulève.

Vous croyez que, sans sa femme, il s'élèverait prodigieusement ? Vous vous trompez. Il serait plus fade et plat qu'un pain sans levain.

(*L'Ami de Morges*). *R. C.*

Chez le teinturier. — X. s'était rendu chez un teinturier et lui ayant demandé un produit pour détacher son habit, celui-ci lui vendit un paquet de poudre Z.

Au bout d'une heure le client revenait avec son habit en lui soutenant que son produit ne lui avait rien enlevé. Le teinturier sourit et lui dit :

— Mon produit vous a enlevé tout de même quelque chose.

X. était stupéfait, et le négociant de répondre : Une illusion !

FLEURS DU PAYS

N frappe. J'ouvre. On entre... C'est une boîte, toute maculée des timbres de la poste, avec un gros cachet aplati sur des ficelles. Et, dans la boîte, il y a des fleurs de mon pays, — des gentianes.

On les a cueillies là-haut sur un plateau des Alpes, droit au vent, en face de cette splendeur

magique, — le lac qui brille, qui s'ouvre, et vous regarde comme un immense œil bleu.

C'est une fine main qui les a cueillies : elle l'a fait avec délicatesse, n'arrachant qu'à regret, caressant plutôt, laissant aux feuilles leur fraîcheur, aux brins d'herbe leur dernière goutte de rosée.

Il devait faire un de ces soleils humides, — les baisers du printemps, mais des baisers descendus à travers les larmes.

Sans doute, sur le plateau, l'air passait vif, et fort, et salubre, avec ses odeurs de résine et ses soufflets inattendus.

Longtemps on est resté là, les jeunes hommes luttant entre eux ou chantant, les jeunes filles décrochant de terre des plantes montagnardes. Peut-être a-t-on eu peur d'un taureau... Grande émotion, alors, et petits cris effarés. Puis on a entendu la corne du pâtre, les clochettes des vaches, le très faible et lointain sanglot d'une cascade. On a bu de la crème dans le chalet, et mangé le beurre frais pétri... *Ainsi font, font, font*, — ou bien : *Nous n'irons plus au bois !*... Tiens ! on a chanté des rondes en se tenant la main. Et les heures ont été courtes, les cœurs étant gais.

Mais le soir approchait déjà. Derrière le cirque rocheux, le soleil a commencé à décliner. Il s'est fait plus pâle, comme le sourire d'un convalescent, — plus pâle encore, et c'était l'effort d'un malade, — toujours plus pâle, et c'était l'adieu d'un moribond.

Une dernière flamme, à peine tiède, a léché les cimes. La Dent du Midi est apparue rose au sommet. Ça et là, plus loin, à gauche, à droite, une autre pointe rose. Le rose est redevenu gris, puis bleu : le crépuscule était descendu.

Ainsi font, font, font... Ils ont fait leurs « trois p'tits tours » : ils s'en vont, maintenant. Ils dévalent le long des prairies, glissant, roulant, se prenant aux mousses, criant des choses, tombant et se moquant tout à tour.

Ils atteignent le sentier mauvais. Les bâtons ferrés triomphent ; c'est une angoisse pour les ombrelles et les badines. Et des éclats de rire ! Et des colères après chaque dégringolade ! Et une maman qui s'exaspère ! Et un gamin qui s'épouvante !

La nuit bleue s'épaissit peu à peu ; elle est déjà d'un azur sombre : tout à l'heure elle sera noire.

Que sais-je encore ? On est arrivé. Voici la ville muette, les lumières clignotantes, et, sur l'obscurité du lac, quelque cheminée de bateau crachant des braises. Et, l'instant d'après, dans une petite chambre, au milieu des bibelots et des « souvenirs », des mains fines ont mis en bouquets les gentianes ; puis elles ont pris la boîte, puis encore elles l'ont cachetée, — et voilà comment, ce matin, j'ai respiré l'air du pays dans cette boîte où les gentianes dormaient.

Ainsi font, font, font... J'ai fait trois tours dans ma chambre, comme les fillettes qui dansent de plaisir. Je suis allé chercher un petit pot, deux tasses ébréchées. Ensuite, avec la gravité d'un vieux garçon ou d'une ménagère économe, des ciseaux à la main pour couper les ficelles mouillées, j'ai détaché les fleurs.

Chacune de s'épanouir, alors, comme si la promiscuité trop intime l'avait blessée ! Il y a de ces pudeurs chez les plantes. L'eau venait d'être puisée : c'était une eau saine et froide. Et mes gentianes ont repris courage, repris vie : elles se sentaient chez un ami.

Mais, tout le jour, j'ai été malheureux. C'est que je voyais un plateau gris, une prairie verte, avec des rochers battus du grand vent... *Ainsi font, font, font*... Et c'aurait été si bon, voyez-vous, de faire les « trois p'tits tours » avec sa bien-aimée, puis de redescendre, à deux, dans cet air tout droit venu des Alpes, et qu'on boit les yeux fermés, car c'est de la glace qui vous remplit la bouche ! *Ch. Fuster.*

Entre deux anciennes amies. — Comment ! lui demandait étonnée une ancienne compagne d'école à Odette mariée depuis peu ; comment, tu serais la jeune fille qui avait juré ne vouloir appartenir à personne ?

— Mais moi, je n'appartiens pas à mon mari, répondit avec fierté Odette, c'est lui qui m'appartient.

DISCUSSIONS OISEUSES

CHEZ les hommes, à la pinte, comme chez ces dames, au marché, il arrive parfois qu'on en vient à discuter devant un demi, autour d'une table ou, au milieu du chemin, son panier au bras, indépendamment de ceux qu'on ne connaît pas, des siens, de sa femme, de son mari, de ses gosses, etc.

David Pethaulaz, marchand de bois, était en compagnie de son inséparable ami Louis Donne et finissait une partie de jass qui avait tourné à l'avantage de ce dernier.

Pour remettre de bonne, David qui n'aimait pas perdre, il ne trouva rien de mieux que de lui parler de sa femme.

— Quelle luronne que ta Jenny, quand même, quand on est appuyé comme ça, ça va tout seul !

— Ma femme, dit David ! Elle est fait au moule, mais pas au stère !

— Et puis c'est qu'elle est en santé, elle a bonne façon et on peut même dire qu'elle est belle, ajouta Louis !

— Au point de vue militaire en tous cas !

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle chausse le quarante-deux.

Chamot.

L'OUVRIER PEINTRE ET LA VIEILLE RENTIÈRE

L'OUVRIER peintre Turlot avait été chargé par son patron de remettre en état la petite maison de Mme veuve Descorges. Il devait refaire les peintures, les plafonds et poser du papier neuf. Il avait bien là pour un mois d'ouvrage. Tous les jours, il devait écouter les jérémiades de la bonne dame.

— Ah ! mon pauvre monsieur, ce n'est pas tout rose d'être propriétaire ! Ce que ça coûte... !

Tel était le thème unique des conversations de Mme Descorges.

Turlot, agacé, aurait préféré travailler en paix. Si le silence lui avait pesé, il connaissait assez de chansons pour le rompre agréablement en fredonnant une.

Mais Mme Descorges ne lui en laissait pas le temps.

— Ah ! mon pauvre monsieur ! Si vous saviez, et les impôts et les charges... Et la terre qui ne rapporte rien...

Turlot qui n'avait que ses bras pour tout capital se sentait incapable de donner la réplique. Mais le cinquième jour, il lui vint pourtant une idée.

— Ah ! madame, dit-il, je sais ce que c'est, allez. Moi aussi je suis propriétaire. J'ai deux maisons à Lausanne et un terrain près du lac.

Depuis cette simple phrase, Mme Descorges le laissa tranquille. Etait-ce bien la peine, en effet, de raconter ses misères à un pauvre bougre, propriétaire comme elle.

La première fois qu'elle revit le patron, elle lui fit part de son étonnement.

— Eh bien, vous avez des ouvriers extraordinaires ! Ce Turlot que vous m'avez envoyé, vous ne savez pas que c'est un gros propriétaire.

— Vous me surprenez, madame. C'est un brave garçon qui, je crois, n'a pas encore eu le loisir de mettre beaucoup d'argent de côté.

— Comment, il m'a avoué qu'il avait deux maisons à Lausanne et un terrain près du lac.

— Oh, vous aurez mal compris.

— Je vous assure qu'il me l'a dit.

Le soir, le patron dit à Turlot :

— Dites-donc, Turlot, il paraît que vous racontez des blagues à mes clientes.

— Des blagues, monsieur, quelles blagues ?

— Vous avez raconté à Mme Descorges que vous étiez propriétaire...

— Mais c'est elle qui m'a raconté des blagues ! Figurez-vous, patron, qu'elle ne cessait de me corner aux oreilles qu'elle était malheureuse, que les propriétaires avaient bien des tracas, qu'ils avaient des charges et patati et patata... Pour avoir la paix, j'ai fini par lui dire que je savais bien ce que c'était, que moi aussi j'étais propriétaire !

— Oui, et que vous aviez deux maisons et un terrain.
— Et je n'ai pas menti.
— Ah !
— Eh oui. Deux maisons à Lausanne : l'hôpital et la prison. L'hôpital, j'y ai déjà été ; la prison, j'irai peut-être... j'aime autant pas.
— Et le terrain ?
— Mais le cimetière ! Là, j'irai, à coup sûr... le plus tard possible !
— Sacré Turlot ! dit le patron, en riant. Vous en avez de bonnes, mais je ne peux pas vous donner tort.
Quand le travail fut terminé, et que le patron présenta sa note à Mme Descorges, il lui expliqua quelles étaient les propriétés de Turlot.
— Oh ! fit la bonne dame, est-il possible qu'on plaisante avec des choses pareilles !

J. T.

LA PIPE

COMME tant d'autres choses, la pipe a subi d'importantes transformations au cours des âges. De simple fêtu de paille adapté à une coquille de noix, elle est devenue l'élégant bout d'ambre qui tient un fourneau d'écume de mer ou de porcelaine couronné d'un couvercle en métal — or ou argent chez les seigneurs. — Un temps la pipe fut bannie des salons, en dépit du luxe dont on l'affublait, parce que les dames ne toléraient point l'odeur infecte laissée par le tabac. Aujourd'hui elle a acquis droit de cité partout, sauf dans les houblères et certains chantiers où son emploi serait dangereux. La pipe a ses adeptes dans le monde féminin aussi bien que la cigarette : les montagnardes de telle ou telle contrée de notre pays ne dédaignent pas de paraître au seuil de leur demeure une pipe à la bouche. Quant au sexe fort, il en use et abuse : assis ou debout, sur la place, à l'intérieur aussi bien que dans les champs ou à la forêt, sur les sommets comme dans les vallons, il suit avec une sorte de volupté le résultat de son effort d'aspiration se traduisant par quelques bouffées de fumée grise, qui bientôt vont se perdre dans l'air.

La passion joue parfois un méchant tour au fumeur qui s'obstine à « torailler » en entrant à la grange ou à l'écurie à l'heure où Pandore fait sa tournée officielle : « Hé ! hé ! on s'oublie », clame-t-il, tandis que le délinquant essaie en vain de faire disparaître dans les profondeurs d'une poche le fatal objet qui lui vaudra six francs d'amende. Les gosses qui veulent affecter des airs de grands personnages paient d'autre façon leurs premières expériences en tabagie, auxquelles ils se livrent dans les lieux écartés, secrets ; une toux intense leur met les entrailles en fâcheuse tenue. Cela suffit quelquefois pour leur ôter l'envie de recommencer, mais beaucoup n'en guérissent point, paraît-il, sinon les marchands de pipes feraient tous faillite.

Pour un peu on croirait voir dans la pipe la ligne de démarcation des classes sociales. Tandis que les gens titrés fument l'aristocratique pipe d'écume, la grosse pipe en porcelaine avec la traditionnelle cordelette à glands demeure l'apanage des étudiants de race germanique comme le vulgaire brulot rend fier le rude travailleur qui s'évertue à lui donner, en la culottant, le bistrot de son front. J'aime à voir le bûcheron, l'artisan, l'ouvrier accomplir leur geste caractéristique quand la pipe ne veut pas s'allumer : le fourneau renversé sur la main gauche, l'homme à petits coups secs frappe de l'autre pour faire tomber le tabac, afin que la pipe, nettoyée à fond avec un brin de paille, puis chargée à nouveau, soit bientôt remise en activité. Le fumeur triomphalement jette alors l'allumette qui vient d'enflammer la bouffarde. Il a hâte de regagner les minutes perdues...

L. B.

Monsieur cherche sa femme. — Un monsieur, l'air anxieux erre dans un grand magasin ; un employé s'approche et s'enquiert :

— C'est ma femme que j'ai perdue !...
— Bien !... s'il vous plaît, voyez troisième étage,



LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE.

D'aucunes, même, ont disparu depuis longtemps. Il a vu la flotte de Savoie aborder sous ses hautes tours et les très nobles seigneurs de Blonay, de Faucigny, de Lucinges, et, débarquer sur les galets de sa grève. Il a vu, plus tard, la flotte de guerre bernoise et les galères. Grande Ourse et Petite Ourse dont l'image ornait le drapeau. Il a vu, certain jour, du dernier siècle, passer, pas trop vite, soufflant très fort, grinçant beaucoup, fumant très noir, par sa cheminée haute et étroite, le premier bateau à vapeur du Léman. Il a vu, quelques années plus tard, les yachts de plaisance, à voile, à hélice, faire leur entrée élégante sur l'eau bleue. Il a vu, un beau matin, nager à ses pieds, avec le grondement d'une bête marine, un canot automobile, rapide et bruyant. Il a vu tout cela sur l'eau. Et il a vu, sur terre, la locomotive supplanter la palèche, les bécasses naître et pulluler, les motos fuir en « teufteuffant » sans grâce ni harmonie, les autos rouler en quatrième vitesse. Il a vu tout cela sans être surpris, et voici que, maintenant, à ses côtés, en cette vieille cité qu'il vit presque naître et grandir, alors que « Pennilacus » telle on la nommait, il assiste à l'envol d'un oiseau humain, très grand, très beau, très hardi, dont la blancheur se reflète en la vague qu'il survole ; un oiseau merveilleux qui passe, presque chaque soir, en grondant, devant sa façade sombre. Quelle sublime page d'histoire sociale entre ces deux manifestations de la volonté humaine : la forteresse du comte Pierre et l'aéroplane de Bider ou de Grandjean ! Mais, aussi, quelle noble leçon de résistance. Les choses nouvelles naissent autour de cette forteresse et l'environnent sans qu'elle s'en émeuve. Elle en profite, sans doute, mais elle ne se laisse pas émouvoir, et tout ce modernisme ne la transforme point. Son caractère reste immuable. Les vieux Vaudois l'admirent, les jeunes devraient l'imiter.

XI

Ils firent ensemble, Mariette et Marc-Antoine, le trajet d'Aigle à Fiermont. Le railway électrique, qui l'accomplit en une heure, transportait, ce jour-là, pas mal de touristes désireux d'assister, en pleine montagne, à la fête du soir. Types semblables à ceux qui, tantôt, naviguaient sur le Léman. Et, c'était, dans le wagon, un va et vient continu, de gauche à droite, d'une fenêtre à l'autre, des appels, des exclamations causés par la variété du paysage, dont quelques-uns ne voulaient perdre aucun détail.

Marc-Antoine était silencieux. Mariette pensait aux événements qui, en quelques semaines, avaient mis, dans sa vie, tant de choses et d'idées nouvelles. Il lui semblait avoir vieilli. Ces semaines, devant ses yeux, avaient presque l'envergure de plusieurs années, et le temps qui les précédait, dans sa mémoire, lui paraissait lointain, lointain. Le séjour aux Sapinières, la brève halte à Ouchy, son renvoi imprévu, et ce voyage avec Marc-Antoine, ce voyage de cinq ou six heures, ce voyage qui s'achevait, tout cela s'était accompli en si peu de jours et, cependant, tout cela occupait, en elle une place si grande. Et, réellement, ces choses l'avaient mûrie, la mettant en contact immédiat avec la vie réelle, où l'on ne peut se fier qu'à soi-même, où il faut lutter, se débrouiller, tirer son épingle du jeu, et quel jeu !

Par ailleurs, ces choses lui donnaient occasion de se juger. Jusque-là, enfant un peu gâtée, insouciant, aimant les siens, aimant son pays, ses montagnes, son village, sans doute, mais presque inconsciemment, par habitude plus que par sentiment, elle n'avait jamais compris ceux qui souffrent de l'exil ou d'une simple séparation. Et, même, elle envoyait les camarades dont la prime jeunesse s'écoulait au loin, dans les villes, au milieu de l'agitation continuelle et des nouveautés successives. Celles-là, pensait Mariette, sont heureuses. Or, voilà que peu de semaines avaient suffi pour la désabuser avant même d'avoir goûté à ces joies illusoire. Voilà que quelques jours vécus à courte distance de Fiermont, mais dans un milieu absolument autre suffisait à lui faire regretter les bonnes journées de vie simple et montagnarde. Oui, maintenant, elle se connaissait mieux. Elle était « de là-haut », et ne pouvait vivre ailleurs. Il lui fallait l'air pur des pâturages, la bonne odeur du foin et des bêtes, les sonnaillles du troupeau, les mugissements des vaches et des génisses, les cabrioles des chèvres, les petits potins du village, le soir sur les bancs de « cotterds », tout, enfin, tout ce qui

est « là-haut » et dont elle a vécu jusqu'aujourd'hui. Et cette pensée, cette conviction l'émeut si fortement, que, dans un geste impulsif, elle se lève et redresse sa taille en s'approchant de la fenêtre ouverte. Ce mouvement interrompit la rêverie de Marc-Antoine.

— Fatiguée d'être assise ? dit-il.

— Plait-il ? Ah ! oui !

Un peu confuse d'être surprise dans cet état de surexcitation involontaire et qu'elle-même, maintenant, ne s'explique guère, Mariette, comme s'éveillant d'un sommeil balbutia :

— Je voulais voir le temps... pour ce soir... Oh ! regardez le ciel, comme il est beau.

Elle s'efface pour laisser de la place à son vis-à-vis qui se penche un peu hors du wagon. Oui, le ciel est vraiment beau. Au-dessus de la Dent-du-Midi, un nuage flamboyant s'élève, tournoie un instant au-dessus du massif et se dissipe aussitôt. Et les teintes, atténuées déjà, sont plus foncées : le rouge ardent s'adoucit en des tons cuivrés dans les nuances changeantes varient d'une minute à l'autre : reflets fugitifs, couleurs indécises, dont l'instabilité même fait le charme.

(A suivre).

G. Héritier.

Théâtre Lumen. — La Direction du Théâtre Lumen nous présente cette semaine la première des nouvelles bandes tournées par Busto Keaton : **Le Général !** « Les Gages » y sont d'une saveur toujours nouvelle et irrésistibles. « Le Général », c'est dans l'histoire des guerres de sécession un épisode burlesque formé de scènes dans lesquelles les pitreries les plus abracadabrantes s'allient à l'humour le plus fin. Au même programme, **L'Amour du Proscrit**, splendide comédie dramatique. C'est un beau roman d'amour et de haine. Programme qui, dans son ensemble, est de tout premier ordre.

Royal Biograph. — Le Royal Biograph présente cette semaine un programme sensationnel composé d'un drame des plus émouvant : **Un cri dans la nuit !** 4 parties d'aventures fantastiques avec le concours du célèbre et remarquable chien-loup Rin-Tin-Tin qui, dans la scène finale « aux prises avec un condor et réussit à sauver un enfant que ce dernier avait enlevé. Puis **Une Folie !** grande comédie-vaudeville en 4 parties avec le désopilant Sidney Chaplin.

Pour la rédaction : J. Monneret
J. Bron, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Fabrique de Bricelés de ménage

Biscuits, Caramels, Bonbons, Thés

Maison B. ROSSIER

Rue de l'Alé, 19, LAUSANNE

Dégustez tous

les excellents vins

Aigle et Yverne 1926

CH. HENRY, AIGLE
Tél. 78

LAITERIE DE ST-LAURENT

Rue St-Laurent 27
Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1er choix.
Mayakosse et Maya Santé, Tommes.
J. Barraud-Courvoisier

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS



Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits

Ed. ESTOPPEY

Grand-Chêne, 1 Lausanne

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien sûr.
P. Pouillot, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.